Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 32

Artikel: Le Diable des Alpes : nouvelle suisse : suite
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179412

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

déroule sous vos yeux : spectacle imposant, incroyable, tel que n'aurait pu le rêver il y a un siècle, que dis-je, il y a vingt ans, l'imagination la plus folle. C'est la Russie qui vient étaler le luxe de ses seigneurs et de sa cour en transportant à quelques centaines de lieues ses somptueuses écuries et ses chevaux aux jambes nerveuses et fines et à la fière encolure, et qui, tout auprès, dans son restaurant, en bois ouvragé, vous montre, dans la personne des desservants, de vrais types d'hommes du peuple qui portent encore l'empreinte du servilisme et de la complète soumission. C'est la Suède et la Norwége qui se présentent à vous, non pas comme le riche seigneur russe, tout enveloppé de ses superbes fourrures, mais comme un peuple pratique, industrieux, qui, sous le régime plus fortifiant de la monarchie constitutionnelle, développe ses institutions populaires, pourvoit à l'instruction et à l'éducation de ses enfants ; ce n'est pas le luxe de quelques-uns qu'ont exposé les Scandinaves : c'est une salle d'école, des instruments d'agriculture, des engins de pêche, la fourrure du pauvre, les produits des exploitations minières et la maison de Gustave Wasa, ce vaillant prince, qui réveilla le sentiment patriotique de son peuple contre la tyrannie qui l'oppressait. C'est l'Egypte, avec ses richesses orientales, qui expose, avec ses palais, l'histoire de cette entreprise colossale de notre siècle, digne comme grandeur, mais plus digne comme but, des travaux de Pharaon : je veux parler du percement de l'isthme de Suez. Elle nous montre aussi dans quelles conditions s'effectue le travail en Orient ; dans une vaste salle carrée, vous voyez accroupi, sur tout le contour, des ouvriers plus ou moins noirs, tissant de riches étoffes, forgeant des métaux ou travaillant des bijoux. C'est primitif comme industrie, c'est l'enfance de l'atelier ; la vapeur et l'électricité ne prêtent aucun appui à ces indigènes indolents, qui travaillent en s'amusant et quittent souvent leur ouvrage pour allumer une cigarette. Quel contraste avec cette portion de la galerie des machines, où s'agitent tant d'appareils et où fonctionnent tant de bras, nous montrant l'industrie parisienne en pleine activité, fabriquant chapeaux, chaussures, fleurs, peignes, boutons de métal ; où l'on voit des femmes s'emparant du casier du compositeur pour l'imprimerie, laissant aux bras plus robustes de l'homme le maniement des presses ; où fonctionnent des centaines de machines à coudre faisant sous vos yeux la couture simple, la boutonnière, la broderie, etc. ! Et l'Allemagne, qui présente simultanément le spectacle d'un peuple industrieux et d'une nation guerrière ; de prodigieux canons à côté des paisibles produits de l'art et de l'industrie, remarquables par leur fini et leur caractère d'utilité. Les expositions relatives à l'instruction publique en Allemagne sont fort remarquables : le grand nombre d'ouvrages élémentaires, le matériel des écoles, tout montre que, dans ce pays, ce n'est pas l'empirisme seulement qui gouverne et que l'enseignement y est basé sur de solides connaissances et les résultats de l'expérience.

Pourquoi faut-il qu'au milieu de toutes ces exhibitions, ayant chacune un caractère national bien prononcé, soit comme ordonnation générale, soit par ses produits, la Suisse fasse seule exception ? Ce n'est pas un esprit de dénigrement qui me pousse à parler ainsi de l'exposition de mon pays ; je reconnais certes que la Suisse occupe un rang fort honorable au Champ-de-Mars et que bien des pays seraient fort heureux de pouvoir produire ce que nous avons exposé ; mais si les objets exposés nous font honneur, pourquoi ne pas faire un peu plus pour l'apparence, pour donner un cachet bien déterminé à notre pays ? Le restaurant suisse, par exemple, est-il bien suisse ? Une grande salle, nue, fermée par de belles glaces et dans laquelle on voit circuler deux ou trois Bernoises en robes de soie ; pas la moindre découpure, rien qui rappelle le châlet ; un vrai restaurant français tenu par un *glacier* de Paris, Suisse d'origine, mais qui n'a jamais mis les pieds dans sa patrie ; et, comme liqueur nationale, le *Chéri-Goblar*, dont ni vous, ni moi, ni bien d'autres n'ont jamais entendu parler. Les consommations, fort chères, éloignent naturellement les amateurs, qui vont chercher dans d'autres contrées un ciel plus hospitalier. Et le palais suisse des beaux-arts ! Un temple grec, exposé par notre architecte suisse, sur le dos de la Confédération. Le marbre est représenté par une affreuse peinture bleu-verdâtre qui couvre les colonnes et les murs et de laquelle se détachent, bien pâles, les écussons de nos cantons. On ne sait si la maison est en pierre, en bois ou en carton ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas belle. Dans l'intérieur du palais, une sorte de papier rougeâtre, qui se retrouve sur les murs du restaurant, forme une tapisserie d'une uniformité écrasante ; c'est de la simplicité que l'on a recherché, sans doute : on a fait quelque chose de nu et sans couleur locale.

S. C.

Le Diable des Alpes.

VII.

Le délire de Ludwig dura trois jours et trois nuits, après lesquels s'opéra une crise qui donna quelque espoir. M. Wittenbach ne quitta presque pas son libérateur, tandis que la triste Aloïse, n'osant entrer, venait à chaque heure entr'ouvrir la porte pour savoir des nouvelles de Ludwig, et pour les porter à son frère auquel elle donnait ses soins. Le vieillard apprit la vérité du médecin, de Tony et des rêveries du malade ; il sentit alors que l'absence, loin de guérir la passion du jeune homme, l'avait accrue et avait seule occasionné son égarement. Il avait observé avec douleur que la séparation des jeunes gens avait été trop tardive, et qu'Aloïse, tourmentée d'un secret chagrin, avait dépéri depuis le départ de Ludwig. L'espoir de la distraire et de la guérir l'avait engagé à prendre avec lui ses enfants dans un voyage que des affaires du gouvernement bernois avaient nécessité à Sion. C'était au retour de cette ville que leur char, mené par un voiturier perfide, avait été conduit hors du chemin sur un sol marécageux, et, tandis que les trois voyageurs étaient descendus pour sortir du mauvais pas, un coup de sifflet avait amené vers eux les deux autres bandits apostés dans le voisinage.

M. Wittenbach aimait trop sa fille, il se sentait pénétré d'une trop vive reconnaissance pour ne pas réfléchir profondément sur les suites dangereuses d'une passion contrariée et pour ne faire enfin le généreux sacrifice de ses préjugés au bonheur de ceux qu'il aimait et à la tranquillité de ses vieux jours. La seule crainte qui le retînt encore était que la maladie de Ludwig ne laissât des traces sur son cerveau. Mais les hommes de l'art qu'il consulta dissipèrent ses inquiétudes. Une fois qu'il eut pris son parti, il sentit son cœur soulagé d'un grand poids ; il rougit de sa faiblesse passée et sourit à un plus heureux avenir. Lorsque parfois l'orgueil aristocratique se réveillait en son cœur, il lui

suffisait d'espérer que Ludwig quitterait volontiers une terre sujette pour devenir libre et Bernois, qu'alors il lui serait facile, par son influence, de le conduire aux premières charges de l'Etat.

Le vieillard voulut sonder Aloïse avant de lui parler de ses projets. Elle connaissait trop l'inutilité des vœux qu'elle avait osé former, pour affliger l'auteur de ses jours en lui confiant sa faiblesse; aussi résista-t-elle à ses insinuations; mais lorsque son père lui eut reproché avec tendresse son peu de confiance, lorsqu'il eut dit que Ludwig partageait l'affection qu'il portait à ses propres enfants, et que son vœu le plus cher eût été de pouvoir l'appeler son fils en l'unissant à sa fille, elle se précipita dans ses bras en sanglotant et en lui demandant pardon du silence qu'elle avait gardé par respect pour ses volontés.

— Mon père, mon père, s'écriait-elle, comment pourrez-vous jamais me pardonner? c'est au moment où vous me rendez la vie et à toutes les douceurs de l'espérance, c'est dans ce moment même que j'étais plus que jamais résolue à taire éternellement mon secret.

— Tu es heureuse, mon enfant, s'écria le bon vieillard en l'embrassant, tu es heureuse, tu me seras conservée pour embellir mes derniers jours; comment tout ne serait-il pas pardonné!

Les précautions les plus grandes furent prises pour ménager la tête encore affaiblie de Ludwig. Tony et le docteur furent les premiers qui lui parlèrent. M. Wittembach ayant résolu de ne paraître qu'après qu'on aurait préparé suffisamment le malade à l'idée qu'il pouvait tout espérer de l'avenir.

Les premières paroles de Ludwig, revenu à lui-même, furent caressantes; elles s'adressèrent à Tony:

— J'ai dû être bien dangereusement malade, lui dit-il, je le sens à ma faiblesse et aux affreux rêves que j'ai faits; il n'en est qu'un que je voudrais voir se réaliser.

— C'était peut-être, monsieur, la seule réalité qui ait passé devant vous pendant votre fièvre, car j'ai beau croire au diable, je n'ai rien vu de toutes les belles choses que vous avez débitées sur le grand chemin ou dans votre lit.

— Quoi, cette nymphe du Rhône qui m'a remis les trois marguerites, et ses blanches compagnes, tu ne les a pas vues?

— A moins que je fusse la nymphe, dit Tony en riant, je vous donne bien ma parole d'honneur qu'il n'y en avait pas d'autre.

— Et cette terrible apparition sous l'arbre durant l'orage? celle-là tu ne l'as pas vue? tu étais je ne sais où, il faisait trop obscur; hélas, comment douter que je n'aie eu des rapports avec l'esprit malin? J'ai osé lutter contre lui, vois mes blessures à cette main, vois les traces de ses ongles comme elles sont profondes, elle ne s'effaceront jamais.

— Bon, me voilà maintenant métamorphosé en diable; eh monsieur, ne vous souvient-il plus du coup de poing que vous m'avez donné à la mâchoire en criant comme un forcené: Aloïse! Aloïse! je m'en suis plaint assez haut, mais vous n'en teniez compte avec vos rêveries!

— Comment veux-tu que je te croie?

— Eh bien, croyez-en ces deux dents ébranlées et comparez la forme de ma mâchoire avec l'empreinte qu'elle a laissée sur votre main; approchez, monsieur le docteur, dit-il en s'adressant au médecin de Ludwig, faites la comparaison vous-même.

— Il n'y a pas le moindre doute sur l'identité parfaite, répliqua celui-ci.

— O Dieu! que s'est-il donc passé en moi, s'écria le convalescent; laisse-moi un peu de repos, ma faible tête ne résisterait pas à toutes les découvertes que je fais et à celles que j'entrevois encore.

Le rêve de Ludwig avait été si intense et son projet de consulter le diable tellement enraciné dans son esprit, qu'il lui fut difficile de distinguer ce qu'il y avait eu de réel ou d'illusoire dans les événements antérieurs. Il apprit avec étonnement que Tony ne l'avait jamais perdu de vue, pas même au glacier d'Antigore, et que les apparitions du diable n'avaient été visibles que pour lui seul; il finit par concevoir que l'état maladif où il se trouvait alors avait produit en lui toutes ces illusions; mais quelques circonstances faisaient naître du doute dans son esprit; il avait de la peine à s'imaginer que la lutte avec les voleurs fût aussi une idée fantastique, et le souvenir du moment où le jeune Wittembach avait soulevé la tête et rouvert les yeux, lui revenait comme une réalité. Il comptait en faire convenir Tony.

— J'ai vu, j'ai vu distinctement le mort renaître à la vie pour échanger son âme contre la mienne.

— Eh bien, moi aussi, je l'ai vu, monsieur, mais vous n'êtes morts ni l'un ni l'autre; j'étais, si vous le permettez, le fantôme gris. J'ai tiré les sorts pour Mlle Aloïse, ils ont été heureux; j'ai tiré les sorts pour vous, ils ont fait de vilaines figures semblables aux lettres qui se trouvent dans le mot *non* que vous avez répété en véritable désespéré et de manière à réveiller des morts.

— Eh bien, si les sorts m'ont trompé, je me rends; mais c'est donc vrai, ce jeune homme était Wittembach? Où sont-ils, où est-elle?

— Vous les verrez bientôt; le bon vieillard a demandé à embrasser celui qu'il aime à nommer son libérateur et son second fils.

— Son second fils, malheureux! tu veux me faire mourir avec tes propos.

— Non, monsieur, je veux vous guérir en vous annonçant de bonnes choses; demandez plutôt au docteur s'il ne vous appelait pas toujours son enfant, tandis qu'il vous accablait de ses soins les plus tendres?

— Dieu, qu'entends-je, et pourquoi n'est-il pas ici maintenant que je puis le reconnaître et lui témoigner ma reconnaissance?

— Il fallait ménager votre tête encore faible, car il fait bon vivre; allez, monsieur, je vous assure que vous finirez par répéter de bon cœur mon refrain favori.

— Dieu t'entende! mais Aloïse?

— Entre nous, monsieur, je crois qu'elle consulte à part soi les sorts; qu'elle fait de petites croix ou qu'elle épluche des marguerites pour savoir à quand le mariage, car pour le reste elle n'a pas besoin de consulter le diable. Vos croix, vos marguerites et vos éclairs en ont menti, n'en déplaise à votre grimoire. Vous êtes plus heureux que sage.

Quelques préparations de ce genre suffirent. Ludwig conçut la possibilité du bonheur et en apprit la réalité presque en même temps; il revit son Aloïse, il reconnut les erreurs de son imagination et fut le plus heureux des hommes. Nous n'entrerons dans aucun détail sur les événements qui suivirent son retour à la santé et à la raison, parce que le manuscrit valaisan, d'où nous avons tiré cette histoire, s'est borné à décrire les effets qu'une passion malheureuse peut produire sur une tête vive et exaltée. Contentons-nous d'ajouter que M. Wittembach n'eut qu'à se louer d'avoir surmonté ses préjugés pour acquitter la dette de la reconnaissance et pour rendre sa fille chérie au bonheur. Ludwig se fixa décidément à Berne; il renonça à sa première vocation pour se vouer à la magistrature, où, grâces aux protections, il obtint un rang digne de l'ambition du vieillard. Le bon Tony ne le quitta plus, remplissant dans la maison le rôle de factotum, mais avec les prérogatives d'un vieil ami plutôt qu'avec les attributions d'un serviteur. Un jour, à la fin de la première année qui suivit le mariage, Tony voyant Ludwig caresser d'une main un bel enfant et de l'autre serrer Aloïse contre son cœur, il lui rappela son refrain des Alpes.

— Eh bien, monsieur, fait-il bon vivre?

— Oui, cher ami, il fait bon vivre; puissent tous les bons cœurs, toutes les âmes sensibles et souffrantes pouvoir en dire autant quelque jour.

(Album de la Suisse romande.) F. S.

FIN.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

AVIS

Le département de l'Instruction publique et des Cultes fait connaître que la collection dont feu M. *Troyon* a fait don au Musée cantonal est maintenant installée dans une salle spéciale et qu'elle est accessible aux visiteurs aux heures d'ouverture de nos collections publiques.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN, PLACE DE LA PALUD, 21.